

Photo

Pas facile de trouver un type plus cool que le photographe danois Jacob Holdt. Lorsqu'il est arrivé, la veille au soir, à Mulhouse, pour le vernissage de sa première exposition en France, le réceptionniste s'est trompé. Il lui a donné les clés d'une chambre en travaux. Jacob Holdt s'y est installé comme s'il n'y avait rien de plus naturel au monde que de se retrouver au milieu des pots de peinture et des carrelages en vrac de la salle de bains. On a fini par se rendre compte de la méprise. Jacob Holdt était déjà couché et avait l'air tout surpris que l'on puisse le réveiller pour si peu de chose.

Accepter tout ce qui se présente est devenu chez lui une seconde nature. Un réflexe qui ne l'a jamais quitté depuis sa longue errance en stop à travers les Etats-Unis sans un sou en poche, toujours content de voir une voiture s'arrêter. *« Lorsque cela arrivait, je ne me posais pas de question. Je ne me demandais pas qui était le chauffeur. Riche, pauvre, jeune, vieux, homme, femme, noir, blanc. Je montais. Quelquefois, on me proposait des cigarettes, à boire, de la nourriture, et parfois même de me loger. J'acceptais tout ce qui venait. »*

Cela se passait au début des années 70. L'auto-stop était alors le moyen de transport initiatique de toute une jeunesse. Pouce tendu au bord des routes, Jacob

Holdt avait pour seule richesse un petit appareil photo, banal outil qui lui servait à décrire ses impressions, comme le fit avant lui Jack Kerouac avec son stylo. Cinq années durant, il est entré dans l'Amérique par toutes les petites portes que les automobilistes voulaient bien lui ouvrir. Il en a ramené un « journal de vagabond », qui, trente ans plus tard, reste un document unique. Pas tant pour ce qu'il révèle sur les coulisses d'un pays gangrené par le racisme – récemment encore, le cyclone de La Nouvelle-Orléans s'est chargé de rappeler la condition misérable des Noirs outre-Atlantique – que pour ses étonnantes qualités graphiques. Jacob Holdt est un très grand photographe. Ce constat l'agace un peu. Ses photos sont juste pour lui un moyen de plaider la cause des déshérités. *« Un artiste, moi ? Mais, placé dans les situations que j'ai vécues, n'importe quel imbécile aurait fait de très bonnes photos. »*

A 58 ans passés, Jacob Holdt a gardé intacts ses idéaux de jeunesse. A l'image de ce look décontracté : cheveux longs qui grisonnent à peine et barbiche tressée en natte qui lui file jusqu'au bas du ventre. Il semble toujours prêt à reprendre la route. A lutter pour toutes les causes justes. Jeune homme, il militait contre la guerre du Vietnam, prônait la non-violence et se faisait éjecter du service militaire à cause de son refus obstiné de se servir d'une arme à feu. Il avait déjà été viré de son collège pour « paresse », puis de son boulot de réceptionniste en raison de sa conception très personnelle de l'emploi du temps. En 1969, Jacob s'engueule une fois de trop avec son père, pasteur luthérien : il trouve indécent de mettre de l'argent dans la rénovation du clocher

Exposition Jacob Holdt à Mulhouse

Depuis les années 70, ce fils de pasteur danois sillonne les Etats-Unis. A travers ses milliers de photos, il témoigne de la misère et du racisme.

Amérique, route et dérouté

de l'église alors que des enfants meurent de faim au Biafra. Excédé par ce traîne-savates jamais à court d'une leçon de morale, le père le chasse du domicile familial. Jacob part pour le Canada ; il y rencontre un réfugié politique argentin, avec lequel il décide de porter secours à l'humanité opprimée... en ralliant le Chili en auto-stop pour soutenir la révolution d'Allende.

Mais ce qu'il découvre en chemin le stupéfie tellement qu'il n'a plus envie de quitter les Etats-Unis. Le jeune homme adore écrire. Tout au long d'une correspondance assidue, il détaille à ses proches la face cachée du pays. Son père, qui peine à croire que le Nouveau Monde puisse engendrer tant de racisme, de misère sociale, de violence, lui envoie un petit appareil photo pour qu'il mette son témoignage en images. Pour se payer ses deux pellicules de diapos couleurs hebdo-

madaires, Jacob Holdt vend son sang. Pour le reste, sa tactique est toujours la même : s'incruster partout où l'on veut bien de lui. Une jeune Noire dont il tombe amoureux l'emmène ainsi dans son ghetto de Chicago. Rares sont les Blancs, à l'exception des policiers, qui y mettent les pieds. Les règlements de comptes à coups de fusil ponctuent les nuits. Au matin, on enlève les cadavres. Les adolescents se shootent à l'héroïne. Des ivrognes s'affaissent dans leur urine en pleine rue. Jacob Holdt sympathise avec les délinquants, vole lui aussi pour survivre, et, lorsqu'il ne supporte plus l'endroit où il se trouve, reprend son errance.

Dans le Sud rural, en Virginie, en Louisiane, en Caroline du Nord, la condition des Noirs est encore plus stupéfiante. Les propriétaires terriens, tous des Blancs, exploitent des familles entières qui ont à peine de →

"Quand j'ai vécu avec ce couple en Caroline du Nord, j'étais dans la chambre à côté de la leur. Je leur ai demandé si je pouvais faire cette photo d'eux au lit. Mais ils étaient un peu timides... Après avoir traversé le pays, je leur ai écrit une lettre leur parlant de la beauté d'une telle image. Ils ont finalement dit oui. Je suis donc revenu en stop depuis la Californie."





→ quoi se nourrir et résident dans de misérables baraquements sans eau ni électricité. Des gosses aux vieillards, tout le monde trime du matin au soir dans les champs de coton, de tabac, de canne à sucre. La nuit, on s'entasse à cinq dans le même lit pour se tenir chaud. Jacob Holdt partage la vie quotidienne des Noirs, devient leur ami, prend des images qui évoquent les gravures du XVIII^e siècle sur la condition des esclaves ou les photos de la Grande Dépression des années 30.

Ses pérégrinations sur les routes des Etats-Unis – près de 160 000 kilomètres, dans 42 Etats – mériteraient à elles seules un épais volume de souvenirs. Elles le conduisent à rencontrer Jane Fonda, Angela Davis ou Ronald Reagan, qui débute en politique, ainsi que Ted Kennedy, l'idole politique glamour de ces années 70. Holdt a un bagout d'enfer, et le talent de se faire accepter dans tous les milieux. De cette famille fortunée qu'il prend sur le seuil de sa résidence à colonnades à ces « petits Blancs », les toujours armés, qu'il photographie à côté de leur pick-up, sur lequel un auto-

“En Alabama, cette pauvre femme de 87 ans m'a demandé de la conduire jusqu'à Phoenix, Arizona. Elle voulait aller là-bas pour mourir. Je l'ai aidée à condamner les fenêtres de sa cabane délabrée. Elle savait qu'elle ne reviendrait pas, mais ne voulait pas que des Noirs s'installent dedans. Pendant toute la durée du trajet, elle est restée assise avec le pistolet à la main, terrorisée par ma longue barbe et mes cheveux.”

collant affirme : « Je donnerais ma femme sans problème, mon chien peut-être, mais mon fusil jamais. »

Face à son objectif, les masques tombent, chacun veut se montrer tel qu'il est. Il est même invité à assister à des cérémonies occultes du Ku Klux Klan en plein bois et devient ami avec l'un des responsables. Il l'a revu il n'y a pas si longtemps, l'a repris en photo, comme tous ceux avec qui il s'est lié lors de son vagabondage. Il est comme ça, Jacob Holdt. Il aime les gens et, avant de les juger, cherche à les comprendre. Il n'est pas pour rien le descendant d'une longue lignée de pasteurs : sept générations consécutives avant son père ! Mais, s'empresse-t-il de préciser lorsqu'on aborde le sujet de la religion : « Je ne me reconnais dans aucune ou dans toutes. Si je suis avec un musulman, je dis qu je suis juif, et réciproquement. Je suis toujours du côté des victimes. Mon père prêche l'amour et la compréhension entre les hommes, et finalement je fais la même chose. » Ce rôle de pasteur laïc, sans étiquette ni paroisse, il ne l'a vraiment endossé qu'en revenant au Danemark en 1976. Epuisé par ses années de vagabondage, il retrouve chez ses parents les milliers de diapositives qu'il a régulièrement envoyées et organise à la demande générale une projection dans son village de Grundtvig. Ses images y font un tel tabac que la presse nationale s'en empare. L'angle d'attaque est tout trouvé : l'histoire de Jacob Holdt ne rappelle-t-elle pas celle d'un autre Danois célèbre, l'immense photographe Jacob A. Riis, qui lui aussi avait révélé à la fin du XIX^e siècle les coulisses misérables de l'Amérique ?

Très vite, les éditeurs se bousculent. Alors Jacob Holdt écrit *American Pictures*. Illustré de 700 photographies, l'ouvrage sera un best-seller. Jusqu'en Amérique. Dans la foulée, il réalise un diaporama qu'il présente en conférences. Les universités américaines s'arrachent ce Danois qui a le don d'envoûter son auditoire. Et, depuis plus de trois décennies, son succès de conférencier ne s'est pas démenti. Il a encore réussi le mois dernier, durant près de cinq heures, à tenir en haleine des collégiens de Copenhague à propos du racisme.

L'exposition de Mulhouse, qui tournera ensuite dans toute la France (1), ne montre qu'un superbe aperçu (140 photos) de ces témoignages-fleuves. Mais elle donne envie de surfer sur le site Internet (2) du photographe, aussi labyrinthique, aussi fascinant que son voyage. Jusqu'au cinéaste Lars von Trier, qui s'est inspiré des images de son compatriote pour les scénarios de ses deux derniers films : *Dogville* et *Manderlay*, dans lequel il raconte la survivance du rapport maître-esclave en Amérique. Les deux hommes sont amis. Mais Jacob Holdt trouve de moins en moins supportable de stigmatiser les Etats-Unis. Car, avec les banlieues-ghettos qui fleurissent dans toute l'Europe et les disparités sociales qui s'y creusent, « on n'a plus grand-chose à leur envier » ● **Luc Desbenoit**

(1) En juillet à Lectoure, en décembre à Brest, en février 2007 à Gap, en septembre 2007 à Vandœuvre-lès-Nancy, en 2008 à Rouen.

(2) www.american-pictures.com (3 500 clics commentés).